

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTREAL

SOMMAIRE

I Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. — II Prières des Quarante-Heures. — III Le carême à Montréal: A la cathédrale et à Notre-Dame. — IV La vie d'un missionnaire. — V Bibliographie. — VI Aux prières.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche, 22 mars

Messe de l'Annonciation, double de 1e cl.; mém. du IVe dim. du Carême; préf. de la Ste-Vierge; dernier Ev. du dim. — Aux II vèpres, mém. de saint Thuribe et du dim.

Pendant le chant du **Credo**, au verset **Et incarnatus est... factus est**, tous s'agenouillent en l'honneur du mystère de l'Incarnation.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche, 29 mars

Comme les dimanches de la Passion, des Rameaux, de Pâques et de Quasimodo sont privilégiés contre tout office, même de 1e cl. (Rubr. génér. du brev., titre X, n. 1), on ne peut chanter en ces jours aucune messe de titulaire (Rubr. génér. du missel, titre VI; décret génér. du 2 déc. 1896, n. 3754). Par conséquent on retarde au 26 avril les solennités des titulaires qui tombent en ces dimanches (à l'exception de celle de l'Annonciation).

J. S.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Mardi, 24 mars. — Saint-Elzéar.
Jedi, 26 " — Ile-Bizard.
Samedi, 28 " — Saint-Thomas-d'Aquin.

LE CAREME A MONTREAL

A LA CATHEDRALE ET A NOTRE-DAME



la cathédrale, M. l'abbé Fauteux nous avait parlé dimanche dernier du respect du jour du Seigneur, de la double loi, je veux dire, du repos et de la sanctification du dimanche. Ce dimanche-ci, M. l'abbé Maurice traite du respect du serment. Que ce sujet soit important en lui-même, et aussi très pratique au milieu de nous, l'orateur n'est pas en peine pour le démontrer. Par deux fois, dans les commandements qu'il dictait à Moïse sur le Sinai, Dieu lui-même en a parlé : *Tu ne prendras pas en vain le nom du Seigneur.* — *Tu ne porteras pas de faux témoignage,* voilà pour son importance. Quant à l'opportunité de rappeler ces graves enseignements, les gardiens officiels de la morale publique ne cessent de l'affirmer, en déplorant l'incroyable légèreté avec laquelle on prend de nos jours Dieu à témoin, avec laquelle hélas ! devant les tribunaux et ailleurs, à tout moment, on sa parjure.

M. le prédicateur se propose donc de nous parler de l'origine et de la nature du serment, puis de sa sainteté, et enfin de ses conditions, pour conclure à l'horreur que doit inspirer le faux témoignage ou le parjure.

L'homme, être intelligent, libre et naturellement sociable, a besoin de la vérité, il y a droit, il la recherche sans cesse. La foi lui donne la vérité surnaturelle, la raison lui permet d'atteindre un certain nombre de vérités humaines et naturelles, sans doute; mais seul le témoignage lui fera connaître un grand nombre d'autres vérités et de faits particuliers. La parole lui a été donnée, précisément, pour qu'il communique avec ses frères, afin que par lui ou par eux les vérités se manifestent et se répandent.

Et comme la société humaine — dit l'orateur — n'a pas d'autre but que de protéger les intérêts de ses membres, que de promouvoir leur perfectionnement physique, intellectuel et moral, par l'union des esprits, la conformité des jugements, l'accord des volontés et des actions, et que, d'autre part, cette union, cette conformité et cet accord ne peuvent s'opérer que par le moyen du langage, il s'en suit qu'il y a pour tout homme une obligation naturelle et sociale de dire la vérité aux autres, et que la véracité, cette disposition morale à dire vrai partout et toujours, est la base et le premier lien extérieur de tout l'édifice social.

Ce serait l'idéal ici-bas, si l'homme ne se servait de sa parole que pour dire la vérité. Mais, depuis la chute, le mensonge et la défiance mutuelle ont élu domicile parmi nous. Il ne nous reste plus, bien souvent, pour donner ou obtenir la vérité avec certitude qu'à recourir au témoignage de Dieu. C'est l'origine du serment, et c'est là sa nature. Pour affirmer telle ou telle vérité, on en appelle au témoignage de Dieu.

Et, par conséquent, le serment est une chose bonne, légitime et sainte. En lui-même, c'est un acte de la plus pure religion. Il proclame les perfections de Dieu; c'est un hommage saisissant rendu à sa science, à sa vérité, à sa véracité. Aussi les hommes honnêtes de tous les temps l'ont-ils constamment entouré de respect. Les plus saints personnages en ont usé avec déférence. L'antiquité païenne, l'Eglise, les sociétés modernes l'ont employé et l'emploient dans les actes les plus solennels de la vie. Le serment est une grande chose, une chose sainte.

Dans une dernière partie, M. l'abbé Maurice signale et réfute quelques objections tirées de l'Écriture Sainte contre la sainteté et l'usage du serment, et il en prend occasion pour indiquer les conditions qui doivent l'accompagner. On ne doit jurer qu'avec *jugement*, qu'avec *justice* et qu'avec *vérité*. M. le prédicateur montre encore comment l'on pèche d'habitude

contre le serment. Il s'arrête plus longuement sur le serment prêté sans vérité et s'efforce de bien faire voir toute la gravité et toute la malice du parjure, l'horreur dans laquelle l'ont justement tenu tous les temps et tous les peuples, les châtiements sévères enfin dont on l'a constamment puni.

Avant de conclure, l'orateur sacré se demande pourquoi les parjures se multiplient de plus en plus de nos jours. C'est qu'on fait trop de serments. explique-t-il, qu'on mêle l'appel à Dieu à trop de choses, même aux moins dignes, enlevant ainsi au serment son noble cachet de solennité et le livrant, pour ainsi dire, à tous les abus. Il remarque qu'il faut parfois à celui qui prête serment une grande force d'âme, alors qu'il est pressé devant un tribunal de questions embarrassantes et subtiles, pour ne pas se soustraire à la claire notion de la vérité, quand surtout la voix de l'intérêt personnel gronde au fond de son cœur.

S'il y a tant de parjures, c'est qu'il n'y a presque plus de foi religieuse, s'écrie en terminant M. le prédicateur. Et quand celle-ci s'éteint, la conscience privée cesse de faire entendre ses reproches, la conscience publique s'émousse et se relâche, les plus grandes abominations, devenues faits quotidiens, perdent l'horreur qu'elles inspiraient d'abord, pour se commettre bientôt ouvertement et rester impunies. Plaignons le siècle où l'on voit de tels spectacles, plaignons surtout les nations qui les donnent. — Prions Dieu, mes frères, de les épargner toujours à la nôtre, en maintenant dans nos esprits et dans nos cœurs les principes salutaires de la foi et de la morale chrétienne. Liguons nos efforts pour former dans le peuple une opinion publique plus saturée de religion, et partant plus élevée et plus saine, afin que, chez nous, le serment reste ou redevienne, en matière politique, en matière judiciaire, comme dans tous les actes de la vie sociale où il peut s'employer avec prudence, la garantie la plus solide de la fidélité, de l'honneur, de la vérité et de la justice. Ainsi soit-il !

A Notre-Dame, M. le chanoine Desgranges a continué à nous exposer brillamment, au double point de vue historique et doctrinal, le rayonnement de vérité et de beauté que le catholicisme répand dans le monde. Dimanche dernier, il nous avait montré jusqu'où et comment les peuples ont besoin de Dieu et de sa religion, ce qu'ils étaient jadis avant la venue bienfaisante du Christ, ce qu'ils redeviennent encore de nos jours quand ils prétendent se passer de son Evangile, ce qu'est le monde tout seul, en un mot, avec cette vie qui nous échappe, cette vérité qui nous fuit et cet amour qui nous trahit; tandis que, pour le croyant, avait-il conclu, la mort n'est plus le gouffre noir où tout s'écroule, la science offre encore ses consolations et le coeur ne sombre plus dans la définitive désespérance. parce que, dans l'au-delà, la vie recommencera, la vérité sera sans voiles et l'amour toujours satisfait. Aujourd'hui, l'éloquent prédicateur va nous faire pénétrer la source même de tout ce rayonnement de vérité et de beauté de notre religion sainte: Notre-Seigneur Jésus-Christ; il va nous dire comment l'Homme-Dieu a conquis le monde et comment aussi, au fond et malgré les apparences, sa conquête demeure. A la question qu'il posait naguère, et qu'à vrai dire tout le monde se pose plus ou moins consciemment, " la vie vaut-elle d'être vécue", il va répondre en empruntant le mot de saint Paul : *Mihi vivere Christus est. — Ma vie, c'est le Christ.*

J'ai rencontré un sénateur, la semaine dernière, qui m'a dit : " Certes, il parle merveilleusement le chanoine de Notre-Dame, et il nous a bien fait voir jusqu'où le monde est vide quand il prétend se passer de Dieu; mais pourquoi ne nous a-t-il pas montré davantage que la religion répond à ce besoin, qu'elle assure même ici-bas la plus large part de félicité? . . . " Je lui ai répondu : " Attendez, vous serez satisfait ". Après le sermon d'hier, il doit commencer de l'être, en effet.

Tout d'abord, M. le chanoine affirme que ses auditeurs sont

convaincus de tout ce qu'il va dire. " Vous vous détourneriez avec désespoir, s'écrie-t-il, ô Canadiens français catholiques, d'un monde où Jésus ne serait plus là pour bénir vos berceaux, protéger vos foyers, consoler vos agonies, envelopper enfin de sa miséricordieuse tendresse votre vaste cimetière couvert de neige... " C'est une prévenance qui touche nos âmes, sans doute. Mais je pense que ce beau compliment cache une leçon discrète, que plus d'un auditeur aura saisie pour en faire son profit. Hélas ! Comprenons-nous assez Notre-Seigneur, malgré notre renom de foi ?

M. le prédicateur, en tout cas, nous expose ce qu'il est, le Christ-Dieu, pour le monde et pour les âmes. Il est incontestable que sa grande figure domine tous les temps. Il n'est pas jusqu'aux révolutionnaires qui n'aient tenu à mettre son image dans les maisons du peuple. Les plus païens des poètes l'ont nommé le *saint*, le *modèle* et le *type* de tous les hommes. Le perfide Renan termine sa sacrilège *Vie de Jésus* par cet hommage significatif :

Jésus ne sera pas surpassé; son culte se rajeunira sans cesse; sa légende provoquera des larmes sans fin; ses souffrances attendriront les meilleurs cœurs; tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes il n'en est pas de plus grand que Jésus.

Mais tout cela, c'est incomplet. Ces éloges découronnent, en effet, le Sauveur de son auréole divine. Par conséquent, ils défigurent la vérité historique et ils blessent nos consciences de croyants. La vérité, c'est que le Christ est Dieu et homme tout ensemble. Et le prédicateur résume ainsi l'histoire de Jésus :

Jésus naît à Bethléem, dans une étable, et ses membres, comme ceux de vos enfants, sont transis par le froid, mais sa mère est une Vierge, et pendant 2.000 ans, les prophètes, hérauts divins, ont annoncé sa venue; il est couché dans une crèche et enveloppé de langes, mais les anges chantent sur son berceau et une étoile conduit

à ses pieds les mages de l'Orient ; il fuit en Egypte comme un proscrit, mais les autels des faux dieux s'éroulent sur son passage ; il obéit à ses père et mère comme le plus humble des fils, mais, à douze ans, apparaissant au milieu des docteurs, il les confond par la sublimité de ses réponses ; il travaille de ses mains jusqu'à trente ans, mais cette main qui a manié l'outil multiplie les pains et apaise les tempêtes ; il cause familièrement avec les petits et les humbles, mais ses paroles contiennent le dernier mot de la sagesse et nous les méditons encore à genoux ; il mange avec ses apôtres, il demande à boire à la Samaritaine, il pleure sur le tombeau de Lazare, mais il pardonne les péchés, relève les paralytiques, ressuscite les morts ; il se laisse enchaîner par ses ennemis, mais seulement après les avoir renversés, d'un mot, comme l'aquilon abat les cèdres ; on le crucifie, mais la terre tremble sous le poids de sa croix et les tombeaux s'entr'ouvrent ; il expire, mais le soleil se voile ; il est mis au tombeau, anéanti sous l'éroulement apparent de son oeuvre, loin de ses apôtres désespérés, mais

Malgré les soldats, et le sceau, et la pierre,
 Sans secours du dehors, comme un roi se levant,
 Laisant dans le tombeau pour témoin son suaire
 Il en ressort vivant !

La conséquence de cette double action du Christ, et divine et humaine, c'est qu'il a transformé le monde et, qu'en le transformant, il l'a conquis.

Comme elle était triste notre destinée avant la Rédemption, prononce l'orateur. Nous ressemblions à de petits oiseaux chétifs, dont les ailes brisées ne peuvent s'élever au-dessus des fanges de la vallée, et qui doivent désespérer de revoir jamais les horizons de pureté et de lumière. Le grand aigle divin a eu pitié de nous ; il a franchi l'abîme infini ; il s'est approché de nos membres meurtris ; il a fait couler dans nos veines le propre sang de ses veines ; tendrement il nous a accoutumés à nous élever à sa suite, jusqu'à ce que nous soyons capables de remonter avec lui dans l'azur et de reconquérir le paradis perdu !

Et comment nous a-t-il ainsi changés, l'aigle divin ? M. le prédicateur rappelle l'exemple classique du diacre Etienne, le

premier martyr. Ce jeune Juif, comme ses frères en Israël, a vu dans Jésus le plus grand des prophètes, le Messie qui réalisait toutes les prophéties. Et ces prophéties elles-mêmes, quelle est leur valeur? M. le chanoine nous l'expose d'une façon ingénieuse :

Les traits épars, que nous trouvons dans chacun des prophètes, me font songer aux fragments de mosaïque que nous avons sous les pas lorsque nous visitons les grandes basiliques de Rome. Tant que nous restons sur le pavé même de l'église, nous ne nous rendons pas compte des sujets représentés sur les dalles. Mais si nous élevons jusqu'à la tribune supérieure, l'ensemble du sujet, patiemment serti par l'artiste avec des marbres multicolores, frappe notre regard et le ravit. Il en est ainsi pour les prophéties messianiques, lorsque nous les contemplons dans leur étendue vingt fois séculaires, elles nous apparaissent comme un récit anticipé de la vie de Jésus, et comme nous connaissons trop l'impuissance humaine à prévoir même ce qui arrivera demain, nous ne pouvons nous empêcher de proclamer, si j'ose ainsi dire, la sublime connivence de Dieu avec celui qui n'a pas craint de dire : *Mon père et moi nous ne sommes qu'un.*

Jésus-Christ établissait sa divinité en réalisant les prophéties, et aussi en faisant des miracles. M. le prédicateur en rapporte quelques-uns, notamment celui de la résurrection du Maître lui-même au matin de Pâques. Il rappelle comment les apôtres ont prêché le divin crucifié, quels témoignages ils lui ont rendus jusque dans les supplices. Il conclut cette première partie de son discours, en précisant que nos pères, les premiers chrétiens, n'ont pas cru à la légère, mais qu'ils avaient, et nous après eux, les meilleures raisons de croire au Christ, fils du Dieu vivant.

Le fait de l'établissement du christianisme dans le monde démontre donc, à lui seul, qu'il est divin. Sa survivance à travers les âges et à travers les temps, depuis vingt siècles, ne le démontre pas moins. C'est un prodige qui s'ajoute à d'autres prodiges, pour les confirmer tous.

Pour mieux vous faire saisir la portée de ce prodige, expose M. Desgranges, laissez-moi vous conter une légende. On rapporte que sous la persécution de Dèce, sept chrétiens furent murés dans une caverne, où ils s'endormirent d'un sommeil cataleptique pour ne se réveiller qu'au bout de 198 ans. Tout, dans leur ville d'Ephèse, avait été transformé; maisons, monuments, institutions politiques, réputations littéraires, célébrités locales avaient été renouvelés. La langue elle-même était si complètement modifiée qu'ils ne parvenaient pas à se faire comprendre. Nos sept dormants pénétrèrent dans une église. Sous le porche, les fidèles secouraient les pauvres d'un geste qui leur parut familier. Ils entrent dans le sanctuaire. Ce sont les mêmes sacrements, c'est le même *Credo*, mais surtout ils retrouvent, dans le coeur de chacun, ce même amour pour le Christ qui les avait si aisément décidés eux-mêmes à sacrifier leur vie.

Supposez, mes frères, que ces sept chrétiens aient dormi deux mille ans, et qu'ils se réveillent aujourd'hui au milieu de vous, en ce nouveau monde, aux antipodes de l'Asie, en des régions si différentes de la leur, par le climat, la civilisation, la langue, les moeurs; ils pourraient cependant placer leur main sur votre coeur à tous, ils le sentiraient battre, n'est-il pas vrai, de cet amour toujours aussi jeune et aussi généreux qui, le long des siècles et sur toutes les plages, a fait les apôtres et les martyrs? Ainsi, en ce monde où tout s'écoule et où tout s'efface, où les plus puissantes dynasties sont emportées par le souffle des révolutions, où l'oubli reprend les réputations les plus éclatantes et les noms les plus glorieux, où les peuples immenses disparaissent eux-mêmes de la carte de l'univers, un sentiment durable et une fidélité demeure et nous assistons aux pâques immortelles de l'amour du Christ.

Et l'orateur, emporté par l'élan de ses nobles pensées, cite cette page émouvante de Lacordaire, qu'on ne réentend jamais sans je ne sais quel frémissement de l'âme :

Il y a un homme dont l'amour garde la tombe. Il y a un homme dont le sépulchre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulchre est aimé. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet! Et cet homme, des millions d'adorateurs le détachent chaque jour de ce trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent

sans en rougir, et là, par terre, lui baisent avec une indicible ardeur ses pieds sanglants. Il y'a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme c'est vous, O Jésus! Vous qui avez voulu me baptiser, me oindre, me sacrer de votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même et que je ne me connaissais pas !

Voilà donc la raison fondamentale du rayonnement de vérité et de beauté que le christianisme a apporté et conserve au monde de tous les temps : Jésus-Christ est une réalité vivante, toute proche de notre coeur ; il est le père qui soutient, l'ami qui reste fidèle... Et M. le prédicateur termine son beau discours par cette apostrophe qui vibre, sonore et forte, sous les voûtes de Notre-Dame, cependant qu'elle remue au plus intime l'âme des milliers d'auditeurs qui se pressent et s'entassent dans les nefs et les galeries :

Ah! s'il m'était possible de faire sortir de leur tombe tous ceux qui vous ont précédés sur ce sol, ces pères, ces mères, ces aieuls qui sont venus prier dans cette église, et si nous pouvions obtenir qu'ils nous racontent leurs heures d'intimité avec Jésus-Christ, les consolations et les joies ineffables qu'ils y ont éprouvées, imaginez-vous quel admirable concept d'amour et de reconnaissance nous entendrions retentir ? Pour vous, chrétiens, qui avez fait les mêmes expériences religieuses, unissez-vous à moi, et remerciez Dieu de nous avoir ainsi comblés. Puis, nous tournant vers ceux, trop nombreux encore, qui en cette cité restent éloignés du salut, redisons-leur ce touchant appel que vous chantiez, ici même, d'une façon si mélodieuse :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure,

Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit,

Vous qui tremblez, venez à lui, car il somit,

Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

E.-J. A.

LA VIE D'UN MISSIONNAIRE

EN parlant de la mort inopinée de M. l'abbé N. Leclere, curé de Sainte-Anne de Woonsocket, la *Semaine religieuse* disait le bien que font auprès de nos compatriotes des Etats-Unis les prêtres et les religieuses d'origine canadienne-française. Vie de zèle et de dévouement; vie de travail et de labeurs incessants; telle semble être leur manière de comprendre les choses de Dieu.

Nos missionnaires de l'Ouest, eux aussi, ont bien mérité de la religion et de la patrie. Plusieurs d'entre eux nous sont connus au moins par leurs oeuvres. Qui, en effet, n'a entendu parler des Provencher, des Blanchet, des Taché, des Belcourt, des Thibault et des Ritchot, pour ne nommer que les plus célèbres parmi les disparus ? Ils sont légion, en outre, ces héros obscurs qui dépensèrent le meilleur de leur vie à la conversion des sauvages, au salut des métis et des premiers colons de ces plaines immenses. A l'exemple de saint Paul, ils peuvent dire : " Nous avons été accablés de travaux, *in laboribus plurimis*; exposés souvent à la mort, aux longs voyages, aux dangers des fleuves, aux dangers des voleurs, aux dangers de la solitude, *in mortibus frequenter, in itineribus saepe, periculis fluminum, periculis latronum, periculis in solitudine*; combien souvent, nous avons été dans l'angoisse, souffrant de la faim et de la soif, de longs jeûnes et du froid, *in acrumno, in fame et siti, in jejuniis et frigore* ".

* * *

Un ami nous fournit des renseignements sur l'un d'eux, M. Cyrille Saint-Pierre, décédé le 28 février 1913, à l'Hôpital Saint-Joseph, Houston, Texas. Edifiante, en effet, a été la vie de ce saint missionnaire; fécondes, les oeuvres qu'il a entreprises à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

M. l'abbé Saint-Pierre, frère de M. Saint-Pierre, ancien curé de Saint-Sauveur, naquit à l'Île Bizard, le 24 février 1845. Né de parents pauvres, il dut gagner sa vie de bonne heure. A quinze ans, il s'engageait comme domestique et homme de cour chez M. Gratton, alors curé de Saint-Jérôme. En ces temps, il se faisait une campagne pour le recrutement des vocations sacerdotales. M. Gratton ne tarda pas à trouver chez son serviteur des qualités et des vertus peu ordinaires; et il intervint pour le faire entrer au collège de Sainte-Thérèse. C'est en remplissant les fonctions de règlementaire, de garçon de table chez les prêtres et de bibliothécaire, que le jeune Saint-Pierre put payer son cours. Il étudia la Philosophie chez les Pères Jésuites de Montréal et la Théologie au collège de Memramcook, sous la direction du Père Lefebvre. Ordonné prêtre le 19 mars 1873, par Mgr Sweeney, évêque de Saint-Jean, N.-B., il partit le 29 septembre de la même année, avec l'encouragement de Mgr Bourget, pour les plaines de l'Ouest.

M. Saint-Pierre fit ses débuts de missionnaire à la Baie Saint-Paul, sur la rivière Assiniboine, Manitoba. Cette mission avait à peu près deux mille milles de superficie et s'étendait du Lac Manitoba au Portage-de-la-Prairie. Il eut souvent à parcourir ses immenses plaines, afin de procurer aux malades les secours de la religion. Plus d'une fois, il dut coucher sous la tente, ou sur la dure, à la belle étoile et en pleine saison d'hiver; du pain, un peu de thé, des viandes ou du poisson séchés lui servaient d'aliments ordinaires.

Grâce à l'immigration des blancs, sa mission s'enrichit de quelques cinquante colons. Il songea alors à la construction d'une église et alla lui-même pendant toute une saison d'hiver faire chantier avec une vingtaine de bûcherons à la Rivière-aux-Ormes, distante d'à peu-près cinquante milles de la Baie. Pour construire, on ne parlait alors que du bois de chêne et de pièces carrées de quarante à cinquante pieds de longueur. M.

Saint-Pierre se mit à l'oeuvre avec ses hommes. On commençait la journée par la prière. Et pendant que les hommes allaient abattre les grands arbres de la forêt, le brave missionnaire faisait la cuisine. On travailla d'ûr trois mois durant, non pourtant sans qu'il y eût de bons moments de plaisir et de gaieté franche. Le soir on se préparait au sommeil par la prière, quelques cantiques et des anecdotes du bon vieux temps.

L'église construite, on érigea aussi un presbytère. Tout alla bien pendant sept ans. Survint une inondation désastreuse, pendant trois printemps consécutifs, qui jeta la désolation et le découragement parmi les gens. Le pauvre missionnaire dût alors abandonner sa paroisse et aller avec une vingtaine de ces colons chercher refuge dans un endroit plus élevé.

Il se dirigea vers la montagne de Pempina, et c'est à Olga, tout près de la frontière, mais du côté américain, qu'il établit sa résidence. Ici encore, il fonde une paroisse sous le vocable de Notre-Dame du Sacré-Coeur, bâtit une église et un presbytère. En même temps, il dessert les missions de Walhalla et de Saint-Joseph.

Le Dakota ne formait alors qu'un diocèse : il fut divisé en deux, Nord et Sud. Mgr Marty, l'évêque en titre prit la partie sud, et amena avec lui M. Saint-Pierre. Par obéissance — car il aimait ses gens d'Olga — le bon missionnaire dut abandonner ses chers paroissiens et alla prendre possession de la cure de Jefferson où existaient de graves dissentiments entre colons de différentes nationalités. M. Saint-Pierre ne tarda pas à ramener la paix et l'harmonie ; il construisit encore ici une église, un presbytère et une école.

Enfin, épuisé de force, après vingt-cinq ans de durs labeurs, sur l'ordre de ses médecins, il dut aller chercher de la santé dans un climat plus doux et plus chaud. C'est à Houston, Texas, que nous le retrouvons sur les dernières années de sa vie, comme chapelain de l'Hôpital Saint-Joseph.

Dans cet institution étaient soignés des malades de toutes les nationalités, des protestants, des gens de couleurs. M. Saint-Pierre en convertit plusieurs; un jour il reçut sept abjurations et fit autant de baptêmes; une autre fois, trois. Il ne se passait pas de semaine sans qu'il ne ramenât à Dieu des brebis égarées depuis très longtemps. Tous aimaient *the Good Old Father Saint-Pierre* et plusieurs même étaient convaincus qu'il était parent avec celui qui garde les clefs du paradis.

Sa manière de procéder était pourtant fort simple. Il rappelait aux moribonds les grandes vérités du salut, le mystère de la Sainte-Trinité, celui de la Rédemption, la vie éternelle, la nécessité d'éviter l'enfer, de gagner le ciel, l'obligation de croire à l'enseignement de l'Eglise catholique, à *sa parole à lui*. Et ces âmes, arriérées dans leurs devoirs religieux depuis des années, hérétiques ou infidèles, ne pouvant voir autre chose dans leur confesseur que le désir de leur faire du bien, de leur ouvrir toute grande les portes du ciel, se convertissaient en grand nombre, désireuses d'aller voir ce paradis qu'il leur faisait si beau.

Quelques mois avant sa mort, M. Saint-Pierre s'était fait bâtir une maisonnette en-dehors des limites de la ville, afin d'y aller finir ses jours. Mais aux derniers moments, il ne put consentir à laisser ses chers malades de l'Hôpital.

Comme nous l'avons dit, c'est dans ce même Hôpital qu'il décédait le 28 février 1913, dans des sentiments admirables de foi et de piété.

En apprenant la nouvelle de sa maladie, son évêque, Mgr Gallagher, se rendit sur les lieux, administra lui-même l'Extrême-Onction au cher malade et reçut son dernier soupir.

Sa Grandeur présida aux funérailles, entouré d'un nombreux clergé, des religieuses de l'Hôpital et de tous les malades valides.

Les restes de M. Saint-Pierre reposent dans le cimetière de cette communauté. — R. I. P.

* * *

M. le juge Edouard Dorval, de Longdon, Dakota, fut toujours l'un des meilleurs amis du Père Saint-Pierre. Il avait vécu tout près de lui à la Baie Saint-Paul, et, plus tard, l'avait suivi à Olga. Il l'aimait et le vénérât comme un frère. On le sent aisément à la lecture des notes qu'il a bien voulu nous adresser.

“ J'ai connu, nous écrit-il, M. Saint-Pierre, dès ma première enfance. Je l'ai visité jusqu'à sa mort. Or, je puis dire que ce bon missionnaire fut toujours un homme de Dieu, se dépensant lui-même et dépensant tout son bien à secourir les pauvres, les affligés, les malades et les orphelins. J'ai dû l'accompagner plusieurs fois dans ses voyages. Nous avons vu ensemble la mort de bien près. Quelle confiance, il avait en la Providence! Quelle soumission dans l'épreuve il montra à la sainte volonté du bon Dieu. Infatigable, intrépide, sa santé lui permit de se dévouer jour et nuit. Conseiller, aiseur éclairé, il prodiguait ses conseils à tous, mais surtout aux déshérités. Les métis et les sauvages qu'il avait quittés depuis au-delà de vingt ans ont conservé sa mémoire en bénédiction. Les nègres du Texas le vénèrent comme un saint. Personne dans la rue n'eût voulu le rencontrer sans se découvrir par respect pour ses hautes vertus. ”

Nous resterions volontiers sur ce beau témoignage, en lui-même si complet et si édifiant, si nous n'éprouvions le besoin, une fois encore, avant de déposer la plume, de dire toute notre admiration pour ces picuniers de la foi et ces champions de Dieu que sont les apôtres de l'Ouest depuis cent ans et plus. Mais combien sont-ils qui ont vécu ignorés et dont le bruit de la mort n'est pas même venu jusqu'à nous. Honneur à tous ! Dieu saura bien les connaître, lui, pour les gloires de l'éternité.

L.-E. C.

BIBLIOGRAPHIE

OFFICIUM MAJORIS HEBDOMADAE a Dominica in Palmis usque ad Sabbatum in Albis juxta ordinem Breviarii, Missalis et Pontificalis Romani, cum appendice qua continentur Commemorationes Festorum quae a Dominica Palmarum usque ad Dominicam in Albis exclusive occurrere possunt. Nova editio juxta nuperrimas praescriptiones (Octobris 1913) S. Rituum Congregationis. — Typographia Pontificia et S. Rituum Congregationis Eq. PETRI MARIETTI, Editoris, Taurini (Italia) 1913. Prix: 3 fr. ; relié: 4 fr. 50.

Cette édition toute récente se recommande particulièrement par la commodité du format, la netteté des caractères (petit romain noir) et le parfait relief des rubriques. Elle se compose de deux parties distinctes, dont l'une renferme intégralement tout ce qui concerne l'office divin, depuis la fête des Rameaux jusqu'au dimanche *in Albis*, et l'autre comprend la messe et toutes les cérémonies en usage dans l'Eglise, dans ce même intervalle. Nous engageons vivement les prêtres à se procurer ce précieux recueil entièrement conforme à la Constitution "*Divino afflatu*", et aux dernières prescriptions (octobre 1913), de la S. Congrégation des Rites. *

AUX PRIERES

Mlle Emélie Bourbonnière, décédée à Westmount.